

BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE  
DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

---

TOME VINGT-TROISIÈME

---

1904

---

LYON  
H. GEORG, LIBRAIRE  
PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU, 36-38

PARIS  
MASSON & C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES  
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1905

## RECHERCHES ANTHROPOLOGIQUES EN ÉGYPTÉ (1)

PAR ERNEST CHANTRE

**Résumé.**

L'origine et l'ancienneté des Egyptiens a — depuis l'antiquité — excité la curiosité des historiens Les érudits et les archéologues modernes — appliqués au déchiffrement des textes et à l'interprétation des monuments — n'ont pas été moins passionnés par ce double problème que les ethnographes et les anthropologistes. Les innombrables vestiges de cette civilisation incomparable dont le point de départ se perd dans la nuit des temps, aussi bien que la diversité des races humaines qui se sont développées dans la vallée du Nil, n'ont pas cessé, depuis Hérodote, de préoccuper les voyageurs et les savants. Aussi n'y a-t-il pas de peuple sur lequel on possède plus de documents ethnologiques que sur le peuple égyptien. Il n'en est pas dont la morphologie ait été l'objet d'un aussi grand nombre de dissertations et ait donné lieu, cependant, à un plus grand nombre d'opinions contradictoires. Sans remonter aux écrivains de l'antiquité, on voit Volney, voyageur célèbre de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, généralement bon observateur, soutenir que les Egyptiens étaient de véritables nègres ; puis Denon, un voyageur de la même époque, prétendre qu'ils appartenaient à la race caucasique, tout comme les Européens. Poinset de Sivry les fait descendre d'une colonie celtique, et Winkelmann d'une immigration chinoise ; tandis que Moreau de Jonnes affirme que l'Egyptien pur a dû être primitivement identique à l'Indopolynésien et qu'il est à croire que tous les deux ne firent qu'un type unique, originaire de l'Extrême-Orient. Enfin, l'on entend couramment qualifier les anciens

(1) Un volume in-8° de 318 pages de texte illustré de 180 figures intercalées, Rey, Lyon, 1904.

Egyptiens de Sémites ou d'Asiatiques, et les modernes d'Arabes.

Bien que la méthode scientifique, dont l'absence absolue explique ces descriptions si divergentes du type égyptien, ait prévalu dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, on ignore encore ce qu'était exactement ce peuple, le pays d'où il sortait, les races auxquelles il appartenait, personne n'a donné une réponse satisfaisante à cette question éminemment complexe. On discute encore sur l'origine des Egyptiens et sur celle de leur civilisation ; on se demande si leur race et leur génie ne seraient pas autochtones, s'il faut en rechercher le point de départ dans le centre de l'Afrique, en Ethiopie ou en Libye, ou si l'on a plus de chances d'en retrouver les racines en Asie, ce berceau légendaire de tant de races et de tant de civilisations.

Les orientalistes les plus éminents, tels que Brugsch, Ebers, Lauth et d'autres, se sont ralliés à cette dernière opinion, à la suite d'E. de Rougé.

Le savant assyriologue Hommel, lui, va plus loin : il fait venir toute la civilisation égyptienne de la Babylonie. Mais cette manière de voir, qui n'était basée que sur des spéculations philologiques, a pris une plus grande importance dans les nécropoles archaïques qu'ils dirent préhistoriques ou pré-dynastiques.

Pour MM. de Morgan, Jecquier, Wiedmann et quelques autres archéologues, les racines de la civilisation égyptienne doivent être recherchées en Mésopotamie.

Bien que partisans, en principe, de l'origine africaine des Egyptiens, les ethnologues et les naturalistes comme Nott et Gliddon, Morton, Perrier, Hartmann, Hamy et d'autres sont plutôt portés vers la théorie de l'indigénat, telle que l'avait comprise Hartmann.

Cette théorie, qui n'a été formulée, en somme, que sur des matériaux encore insuffisants, est celle qui, jusqu'ici, rallie le plus de suffrages parmi les anthropologistes. Les résultats de nos recherches personnelles nous montreront, par la suite, si nous devons nous y rattacher. Elle est, sans conteste, plus

acceptable que celle du vénérable Reinich, lequel soutient que non seulement les Egyptiens sont africains d'origine, mais que les races humaines de l'ancien monde : Europe, Asie, Afrique, descendent d'une seule famille, dont le siège originel était sur les bords des grands lacs de l'Afrique équatoriale.

Quoi qu'il en soit, et d'où qu'on fasse venir les Egyptiens — si on ne les considère pas comme des autochtones — il est un fait qui paraît certain, c'est que peu après leur établissement dans la vallée du Nil, le pays et le milieu les conquit et se les assimila, comme il n'a cessé de le faire pour les étrangers qui sont venus s'y fixer.

L'ethnogénie de l'Egypte, dont les bases ont été jetées en grande partie — il faut le reconnaître — par les philologues et les archéologues, n'est véritablement entrée dans une phase de progrès que du jour où les naturalistes leur ont apporté le concours de leur méthode et de leur activité.

La croyance des Egyptiens à la persistance de l'individualité peut seule expliquer les coutumes funéraires de l'ancienne Egypte, la généralisation de l'usage de l'embaumement et le haut degré auquel est arrivé cet art. Il est, du reste, difficile de trouver à un procédé de conservation des morts aussi dispendieux d'autres raisons que le besoin impérieux de reculer les limites de la vie physique et d'ajouter à la survivance de l'âme la persistance de l'enveloppe corporelle. C'est par suite de cette circonstance que les momies ont pu être étudiées au point de vue anthropométrique avec presque autant de facilité que les habitants actuels du même pays. On a pu ainsi faire des comparaisons intéressantes, surtout quand leur identité est connue, ou qu'elle a pu être établie au moins approximativement.

La masse des crânes et des momies arrivés entre les mains des anthropologistes est actuellement considérable, elle atteint certainement le chiffre de trois mille pièces, mais le nombre des sujets dont on connaît sûrement la provenance, la date ou l'ancienneté relative, ou même l'identité, est fort peu considérable. C'est même ce qui a fait dire aux savants auteurs du

*Crania ethnica* que l'anthropologie de cette race illustre était encore imparfaite. « Pour bien connaître le type égyptien ancien, ajoutent-ils, et les variations qu'il a subies pendant les longs siècles qui séparent les constructions des pyramides du règne d'Alexandre, il faudrait pouvoir étudier séparément et comparer ensuite les grandes séries de pièces extraites de nécropoles dont la date serait archéologiquement établie d'une façon certaine. »

Cette tâche, que Broca avait entreprise sur les matériaux réunis par Mariette, et que le Khédivé Ismaïl avait offerts au Muséum de Paris, j'ai essayé de la continuer en étudiant de nouveau et en mettant en œuvre ceux qui ont été réunis dans d'autres collections ou que j'ai pu recueillir moi-même. Cette étude constitue la première partie de cet ouvrage.

Mais tous les matériaux anatomiques sur lesquels les anthropologistes ont choisi les éléments de leurs études sont-ils bien véritablement des anciens sujets de Pharaons ? Est-ce que les nécropoles thébaines et memphites n'ont pas reçu, à toutes les époques, d'autres morts que des Egyptiens d'origine ? Est-ce que, dans ces temps reculés, les grands centres n'attiraient pas, comme de nos jours, les provinciaux du Nord, et surtout du Sud ? Ces faits ne peuvent paraître douteux, et l'on doit même ajouter que quiconque connaît la façon dont se déplacent les peuples, en Afrique aussi bien qu'en Asie, admettra facilement que Nubiens et Ethiopiens, Soudanais et Bédouins ont afflué de tout temps chez les Egyptiens. Il est probable, toutefois, que déjà à cette époque, chaque race se cantonnait sur tel ou tel point et que chacune d'elles avait son cimetière. Les vestiges de ces populations sont donc vraisemblablement moins mêlés qu'on le dit, et je crois que l'on peut affirmer que, s'il y a des confusions parmi les dépouilles humaines extraites des nécropoles antiques, elles sont dues, pour la plupart, aux mains des fouilleurs inexpérimentés.

Si les populations anciennes de l'Egypte ont été beaucoup étudiées par les philologues, les archéologues, et même les anthropologistes, il n'en est pas de même des populations ac-

tuelles. Elles ont attiré, certes, l'attention des voyageurs, mais lorsque ceux-ci n'étaient ni des savants médecins, ni des naturalistes avisés, elles ont été le plus souvent négligées.

Les matériaux ethnographiques et anatomiques, déposés autrefois dans les musées, n'ont pas toujours, à part quelques exceptions, des origines précises. Il n'en est plus de même actuellement et, tout en y affluant en plus grand nombre, ils présentent pour la plupart des garanties réelles de provenance.

Il n'y a pas plus de trente ans que, grâce à la fondation des laboratoires d'anthropologie des professeurs Retzius, Broca, de Quatrefages, Virchow, Bogdanov, Mantegazza, Kolmann, Schmidt et quelques autres contemporains, les voyageurs qui veulent recueillir des documents vraiment utiles à la science ont été initiés aux méthodes d'observation, de mensuration et de photographie anthropométriques.

Dans l'enseignement de ces maîtres éminents et de leurs savants disciples, ils peuvent comprendre la valeur des matériaux qu'ils sont à même de réunir durant leurs explorations; ils peuvent aussi se convaincre bien vite de la nécessité de les collectionner avec cette rigoureuse exactitude qu'exige toute étude scientifique.

Malgré cela, les voyageurs anciens ont rapporté de leurs explorations des documents de la plus grande valeur, à tous égards, en ce qui concerne l'Afrique orientale, en particulier, et qui ont servi de bases à toutes les recherches ethnologiques modernes.

Il me suffirait de citer à l'appui de cette opinion les travaux de quelques-uns des auteurs les plus connus parmi ceux que l'on doit consulter, quand on veut étudier les populations de la vallée du Nil et des régions limitrophes.

En laissant de côté les voyageurs de l'antiquité et du moyen âge, d'Hérodote et Strabon à Makrizi et à Aboulfeda, ainsi que des autres primitifs qui ont parlé, sauf Hérodote, d'une façon plus ou moins vague, des peuples de la vallée du Nil, ce n'est qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle que l'on trouve, sur ces populations, des récits d'apparence exacte.

En étudiant les publications relatives à l'origine des Egyptiens, par exemple, on peut constater d'abord que la plupart des éléments qui ont servi de base à ces recherches manquent de la précision et de la méthode qu'exigent aujourd'hui les sciences historiques aussi bien que les sciences naturelles. En cherchant aussi à édifier l'ethnogénie et l'ethnologie de l'Egypte, exclusivement d'après des données historiques ou philosophiques plus ou moins largement interprétées, on devait aboutir à des théories toutes plus ou moins discutables. Ce résultat était d'autant plus fatal que la plupart des auteurs, pressés de conclure, ont presque tous abordé la synthèse de la question avant d'en avoir à peine effleuré l'analyse.

Les naturalistes et les archéologues, habitués, eux, au contraire, à l'analyse, se sont adressés à l'examen détaillé des matériaux provenant de fouilles ou de voyages. Ceux-ci, en effet, lorsqu'ils sont recueillis par des mains expérimentées, permettent d'approcher de la vérité, plus lentement peut-être, mais plus sûrement. Toutefois, lorsque ces matériaux proviennent d'anciennes fouilles ou de vieux voyages, ils présentent souvent des origines plus ou moins vagues et, dès lors, ils deviennent inutiles.

Mes recherches anthropologiques sur les peuples anciens, comme sur ceux des temps actuels, ont porté presque exclusivement sur la Haute-Egypte. Le Saïd est resté, en effet, le cœur réel de la vieille nation égyptienne. C'est là que, dès la plus haute antiquité, se sont développés les vrais Egyptiens. C'est là que la population groupée autour des souverains memphites et surtout thébains est restée plus indépendante et plus pure de sang que celle du Nord. Si les Ethiopiens et les nègres ont pu — grâce à leur nombre — influencer quelque peu — en apparence — le type autochtone, ce n'est que dans des proportions infimes. Le pays n'est pas exposé, comme le Delta, à ces mélanges incessants des races pélasgique, libyenne, iranienne ou sémitique, venues du Nord, de l'Ouest et surtout de l'Est. La Basse-Egypte, véritable boulevard de tous les peuples de l'Orient, ne peut présenter, en effet, qu'un mélange inextric-

cable de types ethniques. Et plus encore qu'une capitale ou une grande ville littorale, elle ne peut offrir aucun intérêt pour l'étude de la population ancienne ou actuelle d'une région. C'est donc à dessein que j'ai laissé de côté l'étude de la majeure partie des habitants d'Alexandrie, de Tanis, de Bubaste et du Caire. Dans tous ces grands centres, dont la rivalité passagère des princes a fait des capitales, ont afflué — à toutes les époques — des flots de population de toutes origines. Et de nos jours — comme dans l'antiquité — Juifs, Arméniens, Arabes, Turcs, Grecs et Européens finissent par y constituer une population plus considérable que celle des autochtones. C'est donc au Sud, et jusqu'aux frontières du Soudan, qu'il faut aller pour étudier les véritables Egyptiens, Coptes et Fellahin, ainsi que leurs voisins et parents les Bedjah.

Dans ces recherches, je me suis attaché à recueillir — comme je l'ai fait pour celles que j'ai entreprises au Caucase, en Arménie et en Asie Mineure — tous les renseignements susceptibles de fournir des notions exactes sur l'ethnogénie, l'ethnographie et la morphologie des populations anciennes et modernes de la vallée inférieure et moyenne du Nil. J'ai eu d'abord l'occasion d'observer ou de disséquer, soit au Caire, soit en Europe, plus de cent cinquante momies, contemporaines de presque toutes les dynasties, depuis les plus primitives jusqu'à celles qui ont vu décliner et s'écrouler la puissance des Pharaons.

J'ai étudié ensuite — dans les mêmes conditions — près d'un millier de crânes appartenant aux mêmes époques et de provenance aussi exacte que possible. Ces matériaux ont été séparés par localités, puis par catégories de sexes correspondant aux grandes coupures historiques, les plus généralement admises actuellement. De même que pour les séries européennes et asiatiques que j'ai eu l'occasion d'étudier jusqu'ici, l'expérience m'a conduit à diminuer considérablement le nombre des mesures craniométriques à prendre sur chaque individu. Je n'ai conservée que les dix-neuf diamètres pouvant fournir des indices utilisables. Je n'ai mesuré enfin aucun crâne ré-

paré, des matériaux de cette nature ne pouvant que fournir des renseignements faux ou discutables.

Au point de vue de l'étude des peuples modernes, j'ai mesuré et photographié enfin 858 sujets vivants adultes. Comme précédemment, et peut-être plus que partout ailleurs, les femmes n'ont pu être observées que grâce à l'intervention de M<sup>me</sup> Chantre, qui a pris part — du reste — à tous mes travaux anthropométriques. Ces sujets appartiennent aux quatre groupes principaux des Egyptiens, des Bedjah, des Arabes Bédouins et des Soudanais orientaux. Ils ont été observés dans dix localités différentes, dont trois seulement dans la Basse-Egypte.

Mes observations morphologiques et anthropométriques exécutées sur chaque individu se montent à vingt-cinq en moyenne, ce qui fait que le total de mes opérations s'élève, pour les peuples modernes de l'Egypte, à près de vingt-deux mille. Ces observations sur le vivant, ainsi que celles qui ont été faites sur des momies ou des crânes, ont été prises — comme dans mes précédentes monographies — d'après les méthodes de Broca, en me conformant toutefois — autant que possible — à l'entente internationale de Moscou.

La pratique m'a amené à renoncer à ces instruments compliqués et plus ou moins fragiles, absolument inapplicables dans les voyages longs et difficiles. J'ai dû également abandonner ces longues listes de mesures dressées par des savants qui n'ont guère eu l'occasion de s'en servir en dehors de leur laboratoire ou durant des séjours prolongés sur un même point. Ces innombrables mesures, dont on fait volontiers parade, et dont une partie n'ont jamais été utilisées, ont l'inconvénient capital d'augmenter la durée des opérations toujours trop longues pour des populations difficilement abordables, et de compromettre l'exactitude des observations les plus essentielles. Je me suis donc appliqué à ne prendre que des mesures indispensables et des diamètres pouvant fournir des indices capables de permettre des comparaisons utiles.

Déjà, en 1881, j'avais entrepris quelques recherches sur l'anthropologie de l'Egypte, soit dans le pays même, soit dans

des collections de momies et de crânes formées en Europe. Mais ce n'est véritablement que durant les hivers de 1898, 1899 et 1904 que je me suis livré plus spécialement à l'étude des peuples de l'Etat khédivial. Dans ces divers voyages, tous entrepris sous les auspices du ministère de l'Instruction publique, j'ai été constamment accompagné de M<sup>me</sup> Chantre. Nous avons successivement visité — et à plusieurs reprises — la plupart des habitats importants de la vallée du Nil — entre la Méditerranée et la première cataracte, — et grâce à des séjours prolongés au Caire, à Siout, à Keneh, à Louqsor, à Assouan, etc., nous avons pu observer à loisir et la population sédentaire et celles qui sont encore nomades. Partout, aussi bien chez les Coptes chrétiens que chez les Fellahin et Bedjah musulmans ou les Soudanais fétichistes, nous avons trouvé un accueil sympathique, et nos opérations — à la condition de ne pas être fatigantes — n'ont été qu'exceptionnellement repoussées. Nous avons trouvé également la plus grande bienveillance et l'appui le plus obligeant auprès des administrations locales.

### **Populations anciennes.**

On a constaté qu'antérieurement au développement des dynasties pharaoniques, une civilisation lithique s'était montrée en Egypte, comme dans les autres pays, en suivant les mêmes phases évolutives. Des vestiges nombreux de la période paléolithique, et spécialement de types Mesvinien, Chélléen, Acheuléen et Moustérien ont été découverts sur divers points de la vallée du Nil, et, bien qu'ils n'aient été nulle part recueillis dans des dépôts dont l'ancienneté puisse être déterminée par des débris paléontologiques, il y a tout lieu de croire qu'ils remontent, en partie, à l'époque quaternaire, et que cette civilisation primitive est autochtone. Tout permet de penser qu'en Egypte, comme ailleurs, les industries paléolithiques ont progressé lentement et sans transitions brusques, pour arriver à

l'époque néolithique durant laquelle ont apparu les métaux.

L'Égypte a donc eu véritablement un âge paléolithique, mais on n'a jusqu'ici aucune autre trace de la population de cette époque que les vestiges de son industrie.

La civilisation néolithique qui lui a succédé a laissé des preuves innombrables de son extraordinaire développement. Toutefois, les stations néolithiques sans mélange sont rares, et il semble que la population de cette époque ait été rapidement pénétrée par des civilisations plus avancées.

La plupart, en effet, des nécropoles les plus célèbres, telles que celles de Négadah, d'Abydos et d'autres que l'on a voulu rattacher à cette civilisation, renferment, associés à des mobiliers funéraires en apparence purement néolithiques, des objets nombreux, sûrement plus récents, témoin certains ustensiles en bronze et en ivoire, de la céramique peinte, etc. On y trouve aussi des vestiges vraiment historiques, comme des stèles et des sceaux de rois, de Ménès entre autres. Ces nécropoles ne peuvent donc plus être considérées comme préhistoriques et, dès lors, les restes de la population à laquelle elles ont appartenu comme prédynastiques.

La présence, dans ces milieux dits préhistoriques, de nombreux objets néolithiques ne pouvant plus les dater prouve simplement que l'art de tailler la pierre et l'emploi de ces sortes d'objets a persisté fort longtemps dans la vallée du Nil, comme tant d'autres usages.

Quant à l'époque des métaux, elle semble ne pas avoir eu en Égypte les mêmes phases évolutives qu'en Europe. Le cuivre, le bronze et le fer même paraissent s'y être montrés de très bonne heure, et par importation d'une ou de plusieurs régions à déterminer.

Mais vouloir leur assigner en bloc, aussi bien qu'au peuple qui les a importés ou développés, une origine asiatique, c'est une théorie que les faits ne sont pas encore venus appuyer. Tout au plus est-il possible d'admettre que, par leurs formes et leurs compositions, certaines petites hachettes de bronze semblent provenir de la Basse Chaldée. Ce n'est là qu'une hypo-

thèse qui demande confirmation ; les pièces de cette nature qui ont été étudiées jusqu'ici sont encore trop peu nombreuses.

Quant au fer, on est généralement d'accord pour lui attribuer une origine africaine, et peut-être négritique.

Après la période Memphite, l'on assiste durant les trois ou quatre premières dynasties, à l'entrée en scène de la civilisation pharaonique dans un milieu encore en partie néolithique. C'est durant la première partie de cette période, qui est vraiment une période de transition entre les temps préhistoriques et les temps historiques, que s'est en réalité constituée la nation égyptienne. C'est dans l'étude des matériaux archéologiques et anatomique des nécropoles de cette époque que l'on peut espérer découvrir les éléments capables de montrer les origines et de la civilisation et de la race des Egyptiens.

Plusieurs théories ont été émises, au sujet des origines de cette race importante. Je ne reviendrai pas sur les détails de la discussion à laquelle elles ont donné lieu ; je désire cependant rappeler encore que, si une partie de la civilisation égyptienne primitive a pu être importée d'Asie pendant l'époque néolithique, aucun fait ne permet de rattacher le type des Egyptiens de cette époque à une race asiatique, comme l'a démontré l'étude de leurs crânes. Quant à la théorie de la *New race*, qui les faisait libyens par leurs industries et par le type de leurs crânes, elle n'est pas plus acceptable, car elle est établie sur la comparaison de faits qui ne sont pas comparables. On ne connaît pas encore, en effet, les produits des civilisations préhistoriques des Berbères du Nord de l'Afrique. On ne peut admettre ensuite que, de quelques ressemblances qui peuvent exister entre la céramique et les crânes des gens de Négadah, par exemple, et ceux des Berbères actuels, on puisse conclure à une origine commune. Que l'on compare entre elles des civilisations contemporaines et des crânes de races différentes, mais de même époque, cela se conçoit, mais comment peut-on attacher quelque valeur à de prétendues ressemblances que séparent sept à huit mille ans. Quels changements et quelles modifications ethniques dont on ignore, et

dont on soupçonne à peine l'étendue, se sont opérés, durant cet immense laps de temps, aussi bien en Libye que dans la vallée du Nil ! Au reste, l'étude des crânes de ces nécropoles, au sujet desquels il y a lieu de faire des réserves, ne montre nullement ces superpositions de types sur lesquelles MM. Fouquet (*in de Morgan*), Pétrie, Myers et d'autres s'étaient appuyés pour soutenir soit la théorie asiatique, soit la théorie libyenne. Il faut ajouter que nos tableaux de moyennes montrent d'une façon précise que les distinctions que l'on a voulu établir entre les gens dits préhistoriques et ceux des temps pharaoniques, d'après leurs caractères craniologiques, sont moins grandes qu'on ne l'a dit. On trouve, en effet, chez des Nubiens d'Éléphantine de la XII<sup>e</sup> dynastie et des Thébains de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, des indices céphaliques moyens variant de 72 à 74, tout comme à El-Khozan et à Négadah et dans d'autres nécropoles de la même époque.

Nos tableaux de moyennes et de mises en séries montrent assurément des variations nombreuses dans les indices céphalique et nasal, mais rien ne permet d'établir entre les groupes de populations des temps archaïques de la vallée du Nil et celles de telles ou telles autres régions de l'Afrique ou de l'Asie, d'autres rapports et différences que ceux qu'on peut constater de nos jours entre les divers peuples qui habitent ces mêmes pays.

Les mises en série de ces crânes ont appris que l'indice céphalique varie, dans les divers groupes de cette catégorie, de 70 à 83 et 91. Cet écart extraordinaire que l'on constate ainsi est loin de prouver l'homogénéité absolue que quelques observateurs ont voulu y trouver.

Quel était donc le type moyen des habitants de l'Égypte à l'époque memphite ? Les documents que nous avons pu étudier montrent une population dolichocéphale avec un indice de longueur-largeur de 72,97 ; méso-faciale avec l'indice facial ophrio-mentonnier de 70,02 ; mésorhinienne avec un indice de 50,00 ; son indice biorbitaire est de 21,21.

Les mises en série des moyennes et des indices semblent

prouver qu'à cette époque, deux types principaux, peut-être trois ou quatre, vivaient côte à côte dans la vallée du Nil. L'un est caractérisé par un crâne long et élevé, une face souvent allongée et un nez moyennement long et saillant. L'autre pourrait être subdivisé en deux groupes d'égale importance : chez le premier, le crâne est long et peu élevé, la face peu allongée et le nez souvent court ; chez le second, le crâne est également allongé, la face est courte et le nez est large. Mais dans quelle proportion s'est effectué ce mélange de sang ou de type, soit dans l'ensemble de la population, soit chez les individus ? A quel type actuel, enfin, est-il possible de le rattacher ? Sans oser espérer arriver à des rapprochements aussi précis que ceux qu'ont proposé MM. Emile Schmidt, David Randall-Maciver et Kolmann, et surtout sans vouloir établir d'une façon aussi nette qu'ils l'ont fait, dans quelle proportion chacun des six types africains a pu entrer dans la composition du peuple dit préhistorique, je crois qu'il sera possible d'approcher de la vérité, ainsi que je l'ai exposé précédemment. Mais, pour rester dans l'esprit vraiment scientifique, on ne peut présenter en cette matière, je tiens à le déclarer dès à présent, que des approximations. Quoi qu'il en soit, on ne saurait chercher utilement des liens de parenté entre les Egyptiens primitifs et les populations actuelles de l'Afrique libyenne, d'abord parce qu'on les connaît assez mal, et puis ensuite parce qu'on ne connaît pas du tout leurs ancêtres contemporains des gens dits préhistoriques de la vallée du Nil. Nous ne reviendrons donc sur cette question qu'après avoir épuisé les matériaux qui font l'objet de la seconde partie de cet ouvrage.

Les Egyptiens de l'antiquité eux-mêmes avaient soigneusement distingué les divers types de peuples qui vivaient parmi eux ou avec lesquels ils se trouvaient en relation, et cela dès la XVIII<sup>e</sup> dynastie. On a vu comment ils ont représenté ces divers types en montrant avec une vérité remarquable les caractères propres à chacun de ces peuples. On reconnaît très bien les Egyptiens d'abord ; puis les Asiatiques, Juifs ou As-

syriens ; les Nubiens ou Ethiopiens du Nil ou de la mer Rouge ; les nègres du Soudan ; enfin, les Libyens et les Européens à peau blanche et à cheveux bouclés. Ces admirables reproductions ethnologiques sont pour nous des jalons précieux pour nous indiquer les relations extérieures des Egyptiens et le type des autres races avec lesquelles ils ont vécu dans leur pays. Parviendrons-nous, par la méthode scientifique, à retrouver, parmi leurs dépouilles, les divers types qu'ils ont su présenter, et cela avec la même précision que l'ont fait les vieux Egyptiens, grâce à leur merveilleux génie artistique ? On peut se le demander et même en douter.

La question importante de l'ancienneté relative des nécropoles antiques a préoccupé les égyptologues, et les anthropologistes ne peuvent pas s'en désintéresser ; aussi a-t-on dû chercher dans les éléments ethnographiques propres à chaque période un critérium à peu près constant. Ce critérium se trouve d'abord dans l'apparition de l'usage de la momification et dans ses étapes évolutives, qui sont marquées par des particularités spéciales à chacune des grandes périodes historiques, telles que nous les admettons ; elles coïncident du moins dans une certaine mesure avec les événements d'après lesquels ces divisions ont été établies. C'est ainsi que les pratiques de l'embaumement, si compliquées durant l'époque saïte, et surtout l'époque thébaine, tombent en désuétude avant de disparaître, tandis qu'elles ne prennent réellement naissance que vers la fin de l'époque memphite.

On a vu également à quel degré de perfection cet art est arrivé, principalement chez les momies d'un certain nombre de rois et sur de belles séries de Thébains dont il a été possible de prendre le signalement anthropométrique. Durant la première partie de cette période, c'est-à-dire pendant les trois ou quatre premières dynasties, tout comme durant les temps préhistoriques, les cadavres ne subissaient aucune préparation, ils étaient purement et simplement desséchés à l'air libre et placés ensuite dans des tombeaux de types divers.

Quant aux cadavres accroupis que l'on a découverts dans

quelques-unes des nécropoles archaïques prématurément rattachées à l'époque néolithique, il n'est pas démontré, malgré les récentes et fort importantes découvertes de M. Reisner à Gîrgeh, qu'ils appartiennent tous à la première moitié de la période memphite. Ils n'ont pas plus subi de préparation que les autres sujets de la même époque, et si quelques-uns portent des traces de bitume ou d'emmaillotement, c'est qu'ils sont plus récents ou qu'ils ont été trouvés en contact avec des momies moins anciennes.

L'emploi du bitume, qui, plus tard, vers le déclin de la puissance pharaonique faisait à peu près, à lui seul, tous les frais de l'embaumement, n'est courant qu'à partir de la XII<sup>e</sup> dynastie.

Les véritables tombeaux avec mastaba ou pyramide ne remontent, en réalité, qu'à la IV<sup>e</sup> dynastie, et leur usage se continue, en se développant, jusqu'à la fin de la période thébaine, époque de leur apogée.

Si la période memphite a montré une population hétérogène, celle de la période thébaine ne l'est pas moins. On voit, en effet, que la moyenne de l'indice céphalique (longueur-largeur) des momies de cette époque est de 76,08, la moyenne de l'indice facial ophrio-mentionnier est de 94,87 et celle de l'indice nasal de 56,80 ; mais on remarquera que, dans cet ensemble figure le groupe d'Eléphantine ou d'Assouan, de la XII<sup>e</sup> dynastie, qui paraît autochtone et dont l'indice céphalique (longueur-largeur) sur les momies est de 74,73 et de 72,90 sur les crânes. L'indice facial de ce même groupe est de 74,16 sur les momies et de 74,15 sur les crânes ; pour l'indice nasal, il est de 54,72 sur les momies et de 46,94 sur les crânes.

La mise en série des indices céphaliques de longueur-largeur place à côté de ces groupes, qu'il faut rapprocher des Ethiopiens orientaux, des Memphites primitifs — peut-être de même origine — une partie de la population de Thèbes à la XVIII<sup>e</sup> dynastie et quelques souverains thébains. Tels sont Ramsès III, Ramsès II, Seti I<sup>er</sup> et Nofertari, dont les indices sont de 73,96 à 74,99.

Un autre fait que les mises en série de l'indice céphalique font ressortir, c'est le groupement de cet indice chez les souverains thébains, tels que Ahmosis I<sup>er</sup>, Ramsès XII, Toutmosis I<sup>er</sup> et les prêtres d'Ammon, entre 75 et 76. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils dépassent ces chiffres, tels que Touthomosis III et Toutmosis II, qui arrivent, le premier à 78,23, et le second à 79,05.

Cette mésocéphalie n'a rien de très surprenant si l'on ad-



FIG. 1. — Tête momifiée du roi SÉTI I<sup>er</sup>.

met, selon toute probabilité, que ces rois avaient du sang étranger, sans doute sémite.

L'ethnogénie de l'Égypte qui, durant la période thébaine, avait étendu sa puissance vers le Sud par la conquête de l'Éthiopie et du Soudan, avait dû se ressentir de cette situation politique, aussi bien, du reste, que de l'invasion des Hiksos dans le Nord.

Aussi n'avons-nous pas été trop surpris de constater que les types de la population du Saïd avaient subi, à cette époque, une influence réelle, aussi bien du Nord que du Sud. Durant la période saïte, les influences du Nord semblent particulière-

ment s'être accentuées, car, si l'on en croit l'histoire, le pays se trouvait, dès la fin de la XXI<sup>e</sup> dynastie, en proie aux étrangers. Et, en effet, alors que le pouvoir était, dans le Delta, aux mains des rois Tinites, les Libyens d'Afrique, ainsi que les Sémites d'Asie : Juifs et Syriens d'abord, puis Assyriens et Perses ensuite, dominèrent, tour à tour, jusqu'au moment où les Grecs établirent enfin leur prépondérance.

Quoique l'on puisse affirmer, d'une manière générale, et pour l'Égypte plus que pour tout autre pays, que les conquêtes militaires ont rarement modifié le type de la race d'une contrée — car le sol de la vallée du Nil paraît s'assimiler à peu près toutes les formes exotiques — l'influence des Asiatiques s'y est fait sentir quelque peu, durant cette période saïte si agitée. On constate, en effet, une élévation notable dans l'indice céphalique (longueur-largeur) de l'ensemble qui monte à 75,40 pour les momies seulement, avec des indices faciaux arrivant fréquemment de 76 à 78. On remarque, entre autres, Roui avec 76,11, Net-Seken avec 76,83, puis une série de femmes anonymes de la XXVI<sup>e</sup> dynastie de Gournah avec 77,77 et, enfin, Anha-Pon, avec 78,33.

Faudrait-il encore attribuer cette tendance à la mésocéphalie que présente la population de cette époque à l'introduction, en masses plus ou moins nombreuses, de Sémites qui sont, on le sait, en Syrie, manifestement brachycéphales. Cette hypothèse est fort vraisemblable. Car, en faisant abstraction de l'influence peu durable des invasions asiatiques, on ne doit pas oublier que les Pharaons, usés par les luttes, en furent réduits, à un moment, à rechercher l'appui des peuples voisins, à marier leurs filles aux rois juifs et leurs fils aux princesses cananéennes.

Durant la période gréco-romaine, l'ethnogénie de l'Égypte devient encore plus complexe, dans le Delta principalement, où, après les Sémites asiatiques, affluèrent à leur tour les Grecs et les Romains.

Dans le Saïd et en Nubie, la population, moins exposée aux relations avec les gens du Nord, garda plus longtemps son

type dans toute sa pureté. Pourtant, on voit peu à peu l'in-



FIG. 2. — Tête momifiée du roi RAMSÈS II.

dice crânien de longueur-largeur monter de 74,44 à 76,40, et même, à Montfalout, à 77,65.

Tels furent les types divers que les Egyptiens anciens ont présentés. Ceux-ci devaient être assurément différents, suivant les régions, comme cela se constate de nos jours, et ces types durent se modifier sur certains points, sous des influences multiples. Mais ces modifications ne furent que locales, et surtout temporaires. Ainsi que le montrera l'étude des peuples actuels, le retour aux formes anciennes n'est plus un fait exceptionnel. C'est une loi générale que la comparaison des moyennes des indices de la tête, de la face et du nez des populations anciennes et modernes achèvera de démontrer.

On remarquera ensuite que tous ces sujets sont de la Haute-Egypte, et spécialement de la région thébaine, et que les plus méridionaux présentent l'indice céphalique le plus bas — 72,92 — lequel se place dans la catégorie des groupes des premières dynasties, dites préhistoriques, qui oscillent entre 72,43 et 73,62 ; que les bas indices n'appartiennent pas seulement aux plus anciennes dynasties, puisqu'on les trouve encore à Thèbes à la XXVI<sup>e</sup> dynastie avec 74,85 et 75,40. On voit, au contraire, des indices touchant à la mésocéphalie, soit de 76,26 à Deir-el-Médinet, à la XII<sup>e</sup> dynastie, et de 77,09, à Sakkarah à la IV<sup>e</sup>. Que conclure de ces faits sinon qu'à certaines époques, il y eut, dans le Saïd, comme dans le reste de la vallée du Nil, un apport de brachycéphales, au milieu d'une population originellement dolichocéphale. La moyenne de l'indice facial ophrio-mentonnier est de 99 et celui de l'indice nasal de 90.

On a bien souvent essayé, en se basant sur les innombrables documents artistiques laissés par les anciens Egyptiens, ainsi que sur l'observation de leurs momies, de reconstituer leur physionomie générale, le type moyen purement morphologique de la population de la vallée du Nil, au temps des Pharaons. Les portraits schématiques les plus vrais qui en ont été retracés, et qui concordent, du reste, assez bien avec nos observations anthropométriques et craniologiques, sont ceux de MM. Maspéro, Hamy et Virchow. Les éléments de ces portraits peuvent se résumer de la manière suivante :

On remarquera tout d'abord que deux types doivent être

distingués parmi les Égyptiens de l'antiquité comme dans la plupart des populations anciennes ou modernes. L'un est fin et l'autre grossier.

Le premier était grand et élancé, avec une attitude fière et impérieuse. Il avait les épaules larges, les pectoraux saillants, les bras nerveux, les mains fines et longues, les hanches peu développées, les jambes sèches : les détails du genou

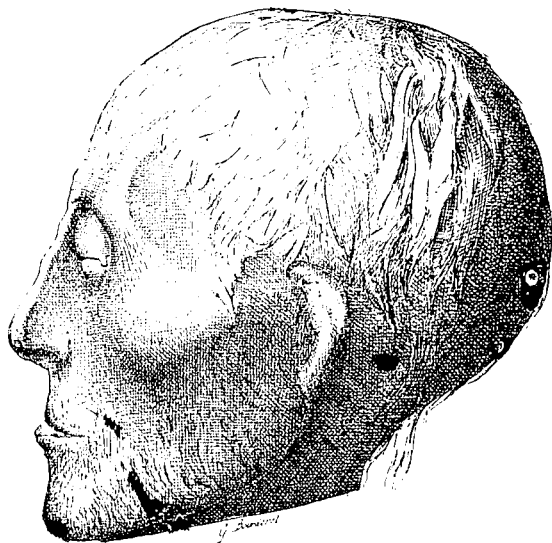


FIG. 3. — Tête momifiée d'un Thébain de la XXVI<sup>e</sup> Dynastie.

et des muscles du mollet s'accusent fortement sous la peau ; les pieds allongés, minces, cambrés faiblement et s'aplatissant à l'extrémité, par suite d'habitude d'aller sans chaussures. La tête est relativement courte, le visage est ovale ; le front est légèrement fuyant ; les yeux sont largement ouverts : les pommettes peu saillantes ; le nez est fort, droit ou légèrement aquilin ; la bouche est large, avec des lèvres charnues et bordées ; les dents sont petites, égales, bien plantées et saines ; les oreilles sont élevées.

La peau, blanche à la naissance, brunit plus ou moins ra-

pidement, suivant qu'elle est plus ou moins attaquée par le soleil et, par conséquent, suivant la région. Les hommes ont été généralement représentés de couleur rouge. Les femmes, moins exposées à la grande lumière, sont peintes en jaune dans les tableaux : leur teint était d'autant plus clair qu'elles appartenaient à une classe plus élevée et qu'elles étaient originaires du Sud ou du Delta. Leurs cheveux tendaient à ondueler, et même à friser en petits anneaux, surtout dans le Sud, sans jamais tourner à la laine des nègres. La barbe était clairsemée et n'était épaisse qu'au menton.

Le second type, plus vulgaire, mais moins fréquent, était trapu, courtaud et lourd. La poitrine et les épaules sont plus larges proportionnellement au bassin, une disproportion choquante et apparente régnait entre le haut et le bas du corps. Le bassin est étroit et les jambes sont grêles. La tête est allongée, légèrement refoulée en arrière et surbaissée au sommet ; le visage est plus long que dans le type fin et fréquemment un peu prognathe : le nez est droit ou légèrement concave et court, avec des narines largement ouvertes ; les yeux sont petits et parfois un peu bridés : les joues sont rondes ; le menton carré et les lèvres épaisses, mais non renversées. Les traits de ce type sont en général grossiers et comme taillés à grands coups d'ébauchoir.

Les caractères extérieurs de ces deux types d'Égyptiens, dont les variétés infinies passent des uns aux autres, se rencontrent avec des nuances, dans les mêmes régions, depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours.

### **Populations actuelles.**

La race égyptienne composée des deux branches copte et fellah constitue le fond réel de la population actuelle de la vallée moyenne et inférieure du Nil. Elle présente une homogénéité générale aussi grande que peuvent en offrir deux branches latérales d'une même famille. Nos observations an-

thropométriques, relevées dans dix localités différentes et sur deux cent quatre-vingt-dix-huit sujets, dont soixante-dix femmes — cent vingt-sept Coptes et vingt-trois ? ; quatre-vingt-onze Fellahin et vingt-trois ? -- montrent une population dont la peau présente des nuances passant du blanc jaunâtre



FIG. 5. — Copte de Louqsor.



FIG. 5. — Fellah de Gizeli.

au brun plus ou moins rougeâtre suivant qu'on l'observe dans le Delta au nord ou dans le Saïd, aux confins de la Nubie. Leurs cheveux, toujours noirs, sont souvent bouclés ou frisés, comme chez les vieux Thébains ; mais ils ne sont jamais laineux.

L'écartement bi-palpébral est moyen, avec un indice de 30,88.

L'ensemble est mésosème et mésorhinien avec un indice facial moyen de 103,96 et un indice nasal de 78,26 (Coptes, 77,50, et Fellahin, 77,77). La tête, souvent élevée, présente une dolichocéphalie de 75, qui passe de 75,40 chez les Coptes à 75,53 chez les Fellahin. On remarquera que l'indice céphalique moyen des vieux Egyptiens, qui est de 75,25, ne diffère que de 5 millimètres de celui des vivants.

La taille est à peine au-dessus de la moyenne ; elle est de 1<sup>m</sup>66 chez les Coptes et de 1<sup>m</sup>63 chez les Fellahin. Les hommes dépassent fréquemment 1<sup>m</sup>70, tandis que les femmes atteignent rarement 1<sup>m</sup>60, surtout chez les Coptes. On voit, par ce qui précède, que les Coptes, les Fellahin et les vieux Egyptiens, pris en bloc, présentent les plus grandes affinités morphologiques. Il est à remarquer aussi qu'à notre époque, comme au temps de la plus haute prospérité pharaonique, soit entre les XII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> dynasties, c'est dans le Saïd, le véritable cœur de l'Égypte, que se rencontre la plus grande homogénéité dans le type du peuple.

Parmi les nombreux Arabes-Bédouins répandus en Égypte, je n'ai pu étudier que cent quatre-vingt-dix-huit sujets, dont vingt-trois femmes. Ils appartiennent à huit tribus différentes semi-nomades depuis longtemps déjà. Par la taille, les Bédouins diffèrent peu des Coptes et des Fellahin, ainsi que de leurs frères de la région libyenne. La moyenne de la taille chez ces peuples dépasse rarement 1<sup>m</sup>68.

Ces tribus ont un indice moyen de 73,96 et présentent ainsi une dolichocéphalie plus accentuée que celle de leurs voisins. L'indice facial, dont la moyenne est de 101,52, est des plus hétérogènes, car, à côté des Ouled-Ayaidch et des Ouled-Harabi, chez qui cet indice est presque semblable à celui des Egyptiens, on en voit de beaucoup plus allongés, comme chez les Ouled-Aly. L'indice nasal est identique à celui des Fellahin et des Coptes. Ils sont mésorhiniens avec une tendance cependant vers la leptorhinie chez quelques tribus de l'Est. L'œil des Bédouins se rapproche, par son aspect et ses diamètres, de celui des autres peuples qui les entourent.

Les Bedjah, comprenant les trois grandes familles Ababdel, Barabra et Bicharieh, ont été étudiés par moi, à Louqsor et à Assouan, au nombre de 261 individus, dont 25 femmes. Ce groupe paraît moins homogène que le précédent, aussi bien par ses caractères morphologiques qu'ethnographiques. Comme la plupart des habitants du sol nilotique, les Bedjah

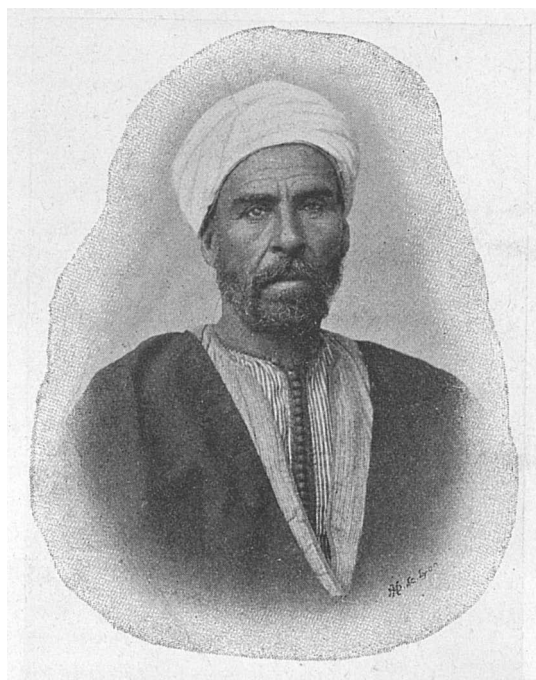


FIG. 6. — Fellah de Sakkarah.

sont sous-dolichocéphales, avec un indice moyen de 76,68, et se rapprochent, par les Barabra, plus des Berbères de Tunisie que des Égyptiens, dont ils ne diffèrent pas trop, cependant. L'indice nasal moyen de 82,22, qui en fait des mésorhiniens, se trouve plus élevé que chez les Égyptiens. Cette mésorhinie est surtout accentuée chez quelques Barabra (83,72) ; mais on voit, au contraire, les Bicharieh, qui s'éloignent des Coptes

et des Fellahin par l'indice céphalique (79) s'en rapprocher par l'indice nasal (75,55).

La face des Bedjah est, à peu de chose près, celle des Égyptiens : cependant, les premiers sont plus souvent prognathes que les seconds. L'indice facial des uns est de 102,40 : celui des autres, de 106,96. La taille de ces familles, prises en bloc,

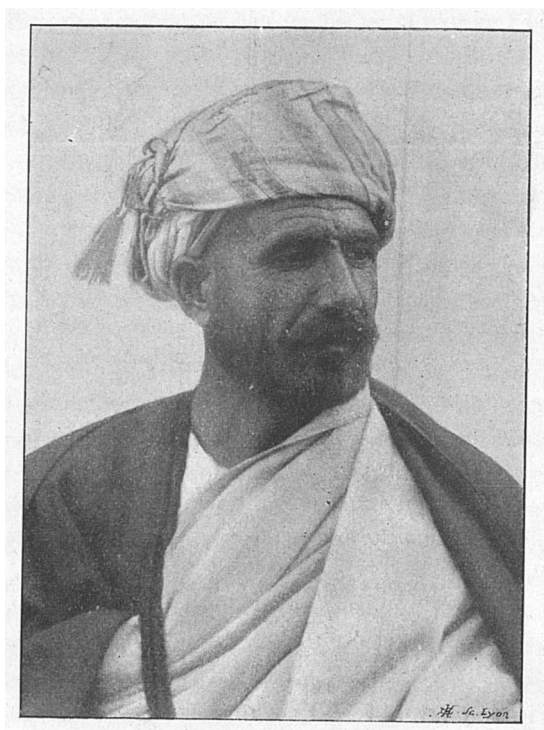


FIG. 7. — Béloin ouled Ma'azeh.

ne diffère pas. Elle est en moyenne de 1<sup>m</sup>66. Cette race offre, ainsi qu'on l'a vu -- en étudiant spécialement les Barabra -- des rapports nombreux avec d'autres populations de l'Afrique antérieure, notamment les Danakils, les Somalis et divers Berbères de la Tripolitaine, de la Tunisie et de l'Algérie. A ces groupes doivent se rattacher les Peuls, dont on trouve des re-

présentants depuis le lac Tchad jusqu'au Sénégal, puis les Akmar du Semaar et quelques autres Négrils qui vivent au milieu des Soudanais.

Si nous résumons actuellement les caractères morphologiques des Soudanais, nous verrons qu'à part leurs caractères négroïdes propres, tels que le prognathisme, la platyrrhinie plus ou moins accentuée et leurs cheveux laineux, ils diffèrent moins qu'on pourrait le croire des Egyptiens, et surtout des Bedjah. Il est intéressant de trouver chez ces populations des indices céphaliques variant de 73,40 à 77. On sait — en effet — que des relations nombreuses et constantes ont existé et existent encore entre les divers groupes de ces peuples, et que, — par suite — des mélanges ont pu se produire et se produisent encore dans les parties nubiennes de la vallée du Nil.

De ce qui précède, doit-on conclure que c'est en Nubie, dans les déserts libyque ou arabe ou sur la vieille terre des Pharaons qu'il faut chercher les ancêtres des Egyptiens actuels ?

Les comparaisons que nous avons pu établir entre les caractères morphologiques des vieux Egyptiens et ceux des habitants actuels de la région centrale du pays semblent démontrer que — même pour les époques les plus reculées — l'autochtonie des misrainites ne semble plus contestable. Il ne paraît plus possible d'aller chercher au dehors de cette contrée, riche entre toutes, les origines de cette race puissante dont la fécondité n'a d'égale que celle du sol qu'elle foule depuis tant de siècles.

Reste à examiner, cependant, dans quelles mesures les Nubiens ou Bedjah, les Berbères libyens et les Arabes-Bédouïns ont pu modifier le type égyptien par leurs immigrations, s'ils n'ont pas contribué à sa formation, sur certains points.

Il est intéressant — en cette matière — de rappeler la théorie proposée par Champollion, Figéac, après Heeren et divers autres auteurs faisant des Nubiens et spécialement des Kenous ou Barabra de l'antiquité, les ancêtres des vieux Egyptiens, mais à laquelle rien n'autorise à s'arrêter.

Les traces du type bedjah peuvent se rencontrer au milieu

des populations thébaine et saïte de la Haute-Égypte ; il a pu y être même prépondérant, à l'époque memphite. Mais le type égyptien avec les caractères qui lui sont propres et qu'il possède encore, s'est affirmé de bonne heure entre la mer et la

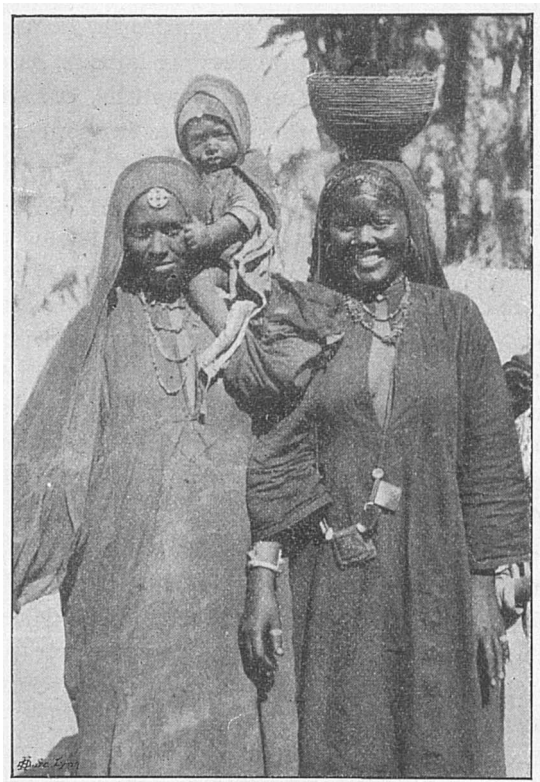


FIG. 8. — Bedjah Barabra d'Assouan.

première cataracte, tandis que -- au sud et à l'est -- subsistait le type nubien primitif.

Quant aux Arabes, dont le nom est souvent donné improprement aux Égyptiens, on leur a attribué une influence beaucoup plus grande que celle qu'ils ont eue en réalité. Il y a eu, certes, chez les Égyptiens, des infiltrations de sang arabe de-

puis l'apparition de l'islamisme et l'invasion de bandes nombreuses de disciples de Mahomet, mais le type de l'Égyptien, de l'habitant réel de l'Égypte s'en est relativement peu senti. Il parle l'arabe et suit — comme les Arabes — la doctrine de Mahomet, mais c'est tout. Au reste, ces deux peuples

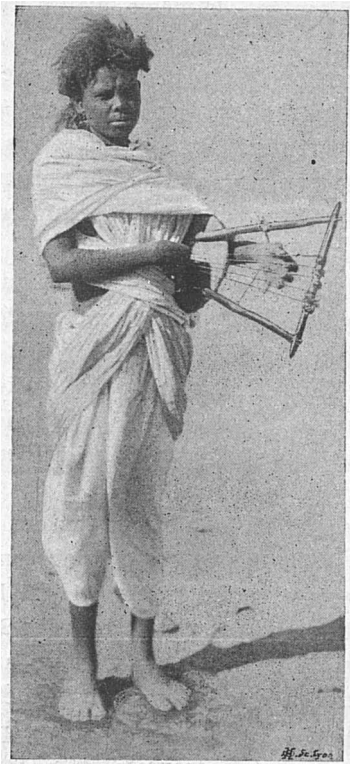


FIG. 9. — Bedjah Bicharieh d'Assouan

diffèrent totalement sous le rapport moral comme sous le rapport physique.

Voyons maintenant quels sont les rapports directs que le peuple égyptien a pu et peut avoir encore, au point de vue morphologique, avec les populations berbères des régions voisines de la vallée du Nil qui — d'après tous les auteurs de l'antiquité — doivent représenter les Libyens de l'histoire.

Chez les Arabes, nous avons vu que la plupart des caractères physiques et les plus essentiels différaient peu de ceux des Egyptiens, puisque les principaux indices moyens, tels que celui de la tête par exemple, est de 73,96. Toutefois, certaines tribus, comme celles des Ouled-Maazeh, des Ouled-Nagama et des Ouled-Aly présentent, de même que les Egyptiens, des indices moyens de 75 à 76.

Si nous rapprochons maintenant les caractères morphologiques des Berbères, on verra que si les Arabes paraissent en masse, plus dolichocéphales que les Egyptiens, la majorité des Berbères l'est un peu moins. Mais on doit remarquer aussi que l'indice céphalique d'un nombre considérable de Berbères oscille entre 75 et 76.

Le même fait résulte de la comparaison que l'on peut facilement établir entre les Egyptiens anciens, les Egyptiens actuels, les Bedjah et les Berbères ou Libyens. Cette comparaison, qui a été entreprise déjà par M. Randall-Maciver et d'autres, n'a pas donné le résultat qu'on en attendait ; aussi a-t-il déclaré que « *les Egyptiens préhistoriques n'étaient pas des Libyens !* »

Sans vouloir entrer dans la discussion des raisons, à l'aide desquelles l'une et l'autre de ces opinions ont été soutenues, je veux seulement faire remarquer ici que la mise en série parallèle des indices céphaliques moyens des Berbères, Bedjah, Egyptiens actuels et anciens, auxquels on aura ajouté deux unités — suivant la convention universellement admise — montre que les écarts entre ces diverses populations sont moins grands qu'on ne le croyait.

## INDICES CÉPHALIQUES MOYENS DES ÉGYPTIENS ET DES BERBÈRES ANCIENS ET MODERNES

### INDICES CRANIENS AVEC DEUX UNITÉS EN PLUS

Egyptiens anciens. . . . .	75,85
Berbères du dolmen de Pokina. . . . .	77,23

## INDICES SUR LE VIVANT, MESURES BRUTES

Egyptiens actuels. . . . .	75,40
Berbères . . . . .	76,30
Bedjah . . . . .	76,88

On verra aussi que les soi-disant *préhistoriques*, auxquels M. Petrie accordait seulement une origine libyenne pour des raisons purement ethnographiques, sont moins différents des autres Egyptiens qui leur ont succédé dans la vallée moyenne du Nil qu'on ne l'a soutenu, sans aucune preuve du reste. Quoi qu'il en soit, M. Randall-Maciver oubliant, lui aussi, que la base de l'ethnogénie d'une race ne git pas seulement dans les caractères ethnographiques qu'elle peut offrir, se perd dans des considérations de second ordre portant sur les ressemblances de la culture des Egyptiens, dits *préhistoriques*, avec celle des Kabyles actuels de l'Algérie. Pour cet observateur, qui a pourtant étudié personnellement la morphologie des Berbères, les caractères de la poterie, ainsi que les motifs dont elle est décorée, priment toute autre considération. Pour lui, les rapports qui existent entre les indices moyens des Egyptiens archaïques et ceux des Berbères actuels — quoique évidents — ne lui paraissent pas assez concluants pour permettre d'accepter la descendance proposée. Il est plutôt disposé à croire que la culture des Egyptiens prédynastiques est antérieure ou parallèle à celle des vieux Libyens.

Ne peut-on pas se demander aussi si les Egyptiens archaïques n'ont pas moins reçu des Libyens qu'ils leur ont donné ? Cette manière de voir serait fortifiée par l'inscription préhiéroglyphique que M. Evans a trouvée en Crète, et qu'il a identifiée avec certaines marques de poteries dites *préhistoriques*. On a reconnu qu'un certain nombre de ces signes étaient identiques à ceux trouvés sur une stèle libyenne, et à ceux du « Tiffnagh », alphabet des modernes Touaregs. Mais il semble qu'il y a une affinité beaucoup plus étroite entre les systèmes crétois et égyptien qu'entre ceux-ci et l'alphabet berbère mo-

derne. Lorsqu'on prend en considération tous ces détails, il est permis de concevoir la civilisation archaïque de la Méditerranée comme provenant d'un centre que l'on peut placer dans la vallée du Nil ou dans son voisinage, ou peut-être de deux centres séparés, mais non sans rapports, l'un en Egypte, l'autre sur un point non déterminé de la mer Egée, peut-être la Crète, comme semblent l'indiquer les découvertes de M. Evans.

Mais la question de l'origine de la civilisation est tout autre que celle de l'origine de la race, et s'il est démontré que celle de l'Egypte est autochtone et parallèle à celle des régions égéennes, cela n'implique pas que l'on doive chercher dans les mêmes pays les racines du peuple égyptien. Il faut remarquer que tous ceux qui ont étudié l'ethnogénie de l'Egypte ont toujours confondu la question de l'origine de la race et celle de la civilisation. Pour moi, préoccupé ici surtout de l'ethnogénie — tout en tenant compte des données multiples de l'ethnographie — j'accorde plus volontiers la prépondérance aux résultats de l'anthropométrie.

Et quoi qu'en puissent dire les savants qui dédaignent cette branche de l'anthropologie et donnent leur préférence à des procédés de recherches qui ne nécessitent ni précision ni conclusions fermes ; je crois encore que c'est par la comparaison des indices fournis par des mensurations nombreuses et rigoureuses des divers peuples du pays que nous étudions que nous aurons quelque chance de découvrir leur origine et leur filiation.

Les divers groupements que j'ai fait des indices craniens des Egyptiens anciens et actuels nous conduisent à admettre que la race égyptienne, quoique renfermant des éléments divers, présente — depuis la plus haute antiquité — une certaine homogénéité dans chacune des grandes régions constituant — dès l'origine — le domaine des Pharaons. Cette homogénéité que l'on constate dans les groupes archaïques des régions d'Éléphantine, de Thèbes ou de Memphis, nous la retrouvons aussi dans les mêmes pays, à l'époque actuelle. On constate enfin

que le type de nos Egyptiens modernes présente des rapports très grands non seulement avec leurs ancêtres du pays nilotique, mais aussi avec les ancêtres des Berbères des régions voisines de l'Egypte : la Tripolitaine, la Tunisie et l'Algérie.



FIG. 10. — Bedjah Bicharieh d'Assouan.

Ces faits prouvent que ces populations diverses sont les descendants des vieux Libyens et qu'ils ont une origine commune. Il n'est plus douteux actuellement qu'ils sont autochtones et, s'ils diffèrent les uns des autres par quelques caractères secondaires, c'est qu'ils ont subi des influences locales.

Leur type et leur civilisation ont été modifiés avec d'autant plus d'intensité que ces influences ont été plus puissantes. Toutes ces considérations nous conduisent aux conclusions suivantes :

1° Le type des Egyptiens anciens et modernes est empreint d'une unité et d'une individualité remarquables, malgré les vicissitudes nombreuses et les immigrations multiples qu'ils ont dû subir.

2° Tout démontre que dans cette région, plus que partout ailleurs, les invasions pacifiques ou guerrières n'ont eu aucune influence durable sur le type de la population locale ; le sol de la vallée du Nil paraît, en particulier, s'assimiler à peu près toutes les formes étrangères.

3° Les ressemblances que présente la morphologie des Egyptiens avec celle des Bedjah et celle des Berbères prouvent, non pas une filiation des uns aux autres, mais une communauté d'origine.

4° Que cette origine est pour les Egyptiens — comme pour tous les autres habitants de l'Afrique antérieure — *l'autochtone*, car rien ne prouve qu'ils ont émigré d'aucune part.

5° Qu'ils doivent constituer — pour la plupart — cet ensemble ethnique que les anciens historiens ont appelé « Libyens ».

6° L'antiquité de la civilisation égyptienne remonte, sans aucun doute, au delà des temps historiques. Seuls, toutefois, des vestiges des industries primitives de l'âge de la pierre révèlent la présence de l'homme avant la première dynastie.

7° La civilisation égyptienne est autochtone comme le peuple qui l'a créée et le développement merveilleux qu'elle a atteint si rapidement n'est dû qu'à son génie incomparable.